

A woman in a vibrant red coat stands on a cobblestone street, looking towards a steam train. She holds a closed black umbrella and has a brown suitcase at her feet. The train is emitting a thick plume of white steam that fills the air. The background shows a street with trees and buildings, suggesting a European city setting.

ALEX CAPUS
LE FAUSSAIRE
L'ESPIONNE
ET LE FAISEUR
DE BOMBES

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Novembre 1924, gare de Zurich, trois jeunes gens se croisent sous la plume d'Alex Capus. La vie les attend, les voies à emprunter semblent innombrables. À chaque intersection, une décision s'impose pour engager leur destin et choisir leur camp. En biographe passionné et passionnant, Alex Capus raconte le cheminement de deux hommes et d'une femme ayant vécu intensément le xx^e siècle.

Émile Gilliéron, génial dessinateur, émigrera en Grèce où il immortalisera des oeuvres d'art de l'Antiquité.

Laura d'Oriano, chanteuse de cabaret, risquera sa vie pendant la Seconde Guerre mondiale.

Felix Bloch, grand physicien pacifiste, participera au programme américain de conception de la bombe atomique, mais ne se laissera pas enrôler.

Comme dans *Léon et Louise* (Actes Sud, 2012), roman ayant connu un succès international, l'auteur allie fiction et réalité, enrichissant son travail d'écriture par des recherches historiques approfondies.

Un magnifique roman d'aventures, un voyage au-delà des frontières en compagnie de trois personnes qu'on aurait tant aimé rencontrer.

ALEX CAPUS

Alex Capus est né en Normandie en 1961, d'un père français et d'une mère suisse. Il vit jusqu'à l'âge de cinq ans à Paris, puis part s'installer en Suisse avec sa mère. Francophone écrivant en allemand, il publie son premier roman en 1994. Traduite dans de nombreuses langues, son œuvre a été récompensée par le Grand Prix de Pro Helvetia.

DU MÊME AUTEUR

UN AVANT-GOÛT DE PRINTEMPS, roman, éditions Autrement, 2007.

LE ROI D'OLTEN, récits, éditions Bernard Campiche, 2011.

LÉON ET LOUISE, roman, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1237.

Photographie de couverture : © Lee Avison / Trevillion Images

“Lettres allemandes”
série dirigée par Martina Wachendorff

Titre original :
Der Fälscher, die Spionin und der Bombenbauer
© Carl Hanser Verlag, Munich, 2013

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04958-4

ALEX CAPUS

Le faussaire,
l'espionne et
le faiseur de bombes

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

Émile Gilliéron
1885-1939

Laura d'Oriano
1911-1943

Felix Bloch
1905-1983

Cette fille me plaît. J'aime cette image d'elle, assise dans l'embrasure de la portière ouverte de la toute dernière voiture de l'Orient-Express, tandis que le lac de Zurich défile devant elle dans un scintillement argenté. On pourrait être début novembre 1924, j'ignore le jour exact. C'est une jeune fille de treize ans qui a vite poussé, maigre, encore un peu gauche, avec à la naissance du nez une ride coléreuse, petite mais déjà profonde. Son genou droit est replié, sa jambe gauche pend dans le vide au-dessus du marchepied. Appuyée contre le montant de la portière, elle se balance au rythme du train, ses cheveux blonds flottent au vent. Elle se protège du froid avec un plaid qu'elle presse contre sa poitrine. Sur le wagon, la plaque de destination indique "Constantinople-Paris" ; au-dessus figurent, dorés et rutilants, des lettres en laiton et les lions du royaume de Belgique, emblème de la compagnie.

Elle fume de la main droite des cigarettes qui se consomment vite dans le vent. Là d'où elle vient, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que des enfants fument. Entre deux cigarettes, elle chante des bouts de mélodies orientales – berceuses turques, ballades libanaises, chants d'amour égyptiens. Elle veut devenir

chanteuse comme sa mère, mais en mieux. Jamais, au grand jamais elle n'usera sur scène de son décolleté ni de ses mollets comme le fait sa mère, elle ne s'affublera pas non plus d'un boa rose et n'aura pas pour accompagnateurs des types comme son père, avec leur immanquable verre à dents rempli de brandy posé sur le piano, toujours à se fendre d'un clin d'œil et d'un glissando chaque fois que sa mère montre sa jarretière. La jeune fille, elle, veut devenir une artiste authentique. Elle sent en elle un sentiment grand et ample et le jour viendra où elle lui donnera libre cours. Elle en est sûre et certaine.

Sa voix est encore voilée et frêle, cela aussi, elle le sait. Assise sur son marchepied, c'est à peine si elle s'entend chanter. Le vent cueille les mélodies sur ses lèvres et les emporte vers les tourbillons d'air qui suivent ce dernier wagon.

Voici trois jours qu'avec ses parents et ses quatre frères et sœurs, elle a quitté Constantinople dans un wagon bleu de deuxième classe. Depuis, elle a passé des heures et des heures à cette portière ouverte. À l'intérieur, le compartiment occupé par sa famille est bruyant et étouffant, tandis que dehors il fait doux pour la saison. Durant ces trois jours, sur son marchepied, elle a humé le parfum des vignobles de Bulgarie et aperçu des lièvres sur les champs de blé fauchés de la Voïvodine, elle a fait signe aux bateliers du Danube qui l'ont saluée en retour d'un coup de trompe, elle a vu dans les faubourgs de Belgrade, Budapest, Bratislava et Vienne les immeubles noirs de suie aux fenêtres de cuisine mal éclairées derrière lesquelles des gens en maillot de corps sont assis, épuisés, devant leurs assiettes.

Quand le vent dirigeait la fumée de la locomotive à vapeur vers la droite, elle s'asseyait dans l'embrasement

de la porte gauche, et quand il tournait, elle changeait pour l'autre côté. Si un contrôleur la rabrouait en invoquant des raisons de sécurité pour qu'elle regagne le compartiment, elle faisait mine d'obéir. Mais à peine avait-il disparu qu'elle rouvrait la portière et se rasseyait sur le marchepied.

Le troisième soir, peu avant Salzbourg, les contrôleurs étaient passés dans les compartiments pour annoncer un changement imprévu d'itinéraire. Le train obliquerait en direction d'Innsbruck et contournerait l'Allemagne par le sud, par le Tyrol et la Suisse ; depuis que des troupes belges et françaises avaient pénétré dans la Ruhr, il n'était plus guère possible à l'Orient-Express, train franco-belge, de suivre son itinéraire habituel *via* Munich et Stuttgart. Les régulateurs du trafic de la Reichsbahn commettaient volontairement des erreurs ou refusaient d'alimenter les locomotives en charbon et en eau ; la police faisait descendre tous les passagers lors des arrêts pour procéder à d'interminables contrôles d'identité et, lorsque le voyage pouvait enfin reprendre, la voie était souvent bouchée par un wagon à bestiaux ou une remorque à bois abandonnée que personne dans le Reich tout entier ne semblait être habilité à déplacer vers une voie de garage tant que leur propriétaire légal n'en avait pas fourni l'autorisation formelle. Et se procurer un tel document en respectant les procédures administratives pouvait prendre un temps fou.

Après l'entrée dans le Tyrol, l'air était devenu sombre et froid ; des parois rocheuses se dressaient vers le ciel de part et d'autre de la voie et semblaient se rapprocher dangereusement l'une de l'autre. Dès l'instant où il lui aurait presque fallu s'étendre sur le dos pour contempler le firmament, la jeune fille

était retournée dans son compartiment et s'était couchée dans l'atmosphère familiale protectrice et renfermée. Mais quand, au petit matin, passé l'Arberg, le train s'était enfin penché nez en avant pour entamer sa descente vers la vallée, elle était retournée à son marchepied avec une couverture en laine et avait contemplé dans le soleil levant les vallées qui s'élargissaient et les sommets montagneux qui reculaient, faisant place aux villages et aux torrents, puis aux villes et aux rivières, et enfin aux lacs.

Ses parents s'étaient accoutumés depuis belle lurette au caractère têtu de leur fille qui, déjà toute petite, s'asseyait dehors sur le marchepied. Ce devait être entre Tikrit et Mossoul, lors de leur deuxième ou troisième tournée à Bagdad, qu'elle avait traversé pour la première fois le couloir du wagon jusqu'à la portière pour mieux apercevoir les grues attroupées sur la rive du Tigre ; au retour, elle s'était de nouveau assise sur le marchepied et il avait été impossible de l'arracher au spectacle des rizières infestées par les moustiques, des steppes désolées et des montagnes rougeoyantes. Depuis ce temps-là, elle est toujours assise sur les marchepieds, qu'elle longe le delta du Nil entre Alexandrie et Le Caire, qu'elle passe par le chemin de fer à voie étroite sur les versants du mont Liban ou fasse le trajet de Constantinople à Téhéran. Infailliblement assise sur son marchepied, elle regarde le monde et chante. De temps en temps, elle permet à l'un de ses frères et sœurs de la rejoindre un moment. Mais bientôt, elle veut qu'on la laisse de nouveau seule.

À Kilchberg, un parfum de chocolat lui monte au nez quand le somptueux château-usine de Lindt & Sprüngli défile derrière elle. Quelques voiliers

voguent sur le lac, un bateau à aubes est amarré au débarcadère. Les brumes matinales se sont dissipées. Le ciel est bleu pâle. Sur la rive opposée, le givre n'ayant pas encore recouvert les terres, les prairies sont trop vertes pour la saison. À la pointe du lac, la ville surgit des brumes. La voie décrit un arc étiré avant de rejoindre quatre, huit, vingt autres voies qui convergent depuis les quatre points cardinaux pour déboucher parallèlement dans la gare centrale.

Peut-être bien que ce jour-là, à l'entrée de la ville, la jeune fille a remarqué ce jeune homme qui venait souvent, en ce mois de novembre 1924, s'asseoir entre les voies sur la rampe de chargement d'un triste hangar délabré, pour observer les trains qui arrivaient et partaient en songeant à son avenir. Je l'imagine triturant sa casquette tandis que l'Orient-Express passe devant lui et qu'il est frappé, à la dernière voiture, par cette jeune fille qui l'a toisé d'un air distrait.

Ce garçon détonne un peu devant cette rampe de chargement et ce hangar. En tout cas, il n'est ni manoeuvre ni cheminot, ni non plus porteur. Il porte des knickers et un veston en tweed et ses chaussures rutilent dans le soleil d'automne. Son visage aux traits réguliers témoigne d'une enfance insouciante ou qui n'a du moins guère connu de catastrophes. La peau est claire, les yeux, le nez, la bouche et le menton sont disposés à angle droit comme les fenêtres et les portes d'une façade de maison. Sa chevelure châtain est divisée par une raie impeccable. Un peu trop impeccable, peut-être.

Elle voit qu'il la suit des yeux et la regarde comme un homme regarde une femme. Cela ne fait pas longtemps que les hommes la regardent de cette façon. La plupart s'aperçoivent vite qu'elle est très jeune et

détournent le regard avec embarras. Mais ce garçon-là ne semble rien remarquer. Il lui plaît, ce garçon. Il a l'air fort et paisible. Et pas bête.

Il fait un signe de la main, elle répond à son salut. Pas en agitant la main comme une fillette ni en remuant les cinq doigts séparément comme une cocotte, non, elle lève la main avec nonchalance. Il sourit, elle lui sourit en retour.

Après cela, ils se perdront de vue et ne se reverront plus, la fille en a bien conscience. Elle qui a l'expérience des voyages sait que l'on ne se rencontre qu'une seule fois en règle générale, étant donné qu'un voyage raisonnable se fait sur une ligne la plus droite possible allant d'un point de départ à une destination et que selon les lois de la géométrie deux droites ne se croisent pas deux fois. Les retrouvailles, c'est bon pour les villageois, les habitants des vallées et les insulaires, tous ceux qui passent leur vie à battre les mêmes chemins et se croisent sans arrêt.

Le jeune homme sur la rampe de chargement a beau n'être ni un villageois ni un insulaire, il est né et a grandi à Zurich, une ville pas bien grande dont les sentiers lui sont on ne peut plus familiers. Il aimerait bien la revoir, cette jeune fille à la portière. Si elle descend à Zurich, il la reverra, il en est sûr et certain. Sinon, eh bien non.

Il a dix-neuf ans et a obtenu son baccalauréat quatre mois plus tôt. Le moment est arrivé de faire un choix pour ses études. Le temps presse, le semestre a déjà commencé. La période d'inscription se termine le lendemain à 11 h 30.

Son père voudrait qu'il étudie la mécanique ou qu'il fasse une école d'ingénieurs. L'École polytechnique fédérale de Zurich, l'ETH, a une excellente

réputation et les meilleures entreprises industrielles du monde sont installées aux abords de la ville. À Baden, Brown et Boveri fabrique les meilleures turbines au monde, c'est de Winterthur que viennent les meilleurs métiers à tisser et les meilleurs moteurs Diesel, des ateliers d'Oerlikon les meilleures locomotives. Étudie la mécanique, dit son père, comme technicien tu auras toujours du travail et un bon salaire.

Son père n'est pas technicien lui-même, mais négociant en céréales. Le commerce de céréales avec l'Europe de l'Est, c'est terminé, dit son père, tu peux oublier. Les frontières sont fermées, les taxes élevées et les bolcheviks sont cinglés, pas question de faire des affaires avec eux. Les céréales, ça allait pour ton grand-père, il a fait fortune avec. Le blé d'Ukraine, les pommes de terre de Russie, pour l'agrément un peu de vin rouge hongrois et des figues séchées de Bosnie. C'était le bon temps, les voies ferrées existaient déjà et le nationalisme n'avait pas encore vraiment pris le dessus, et quand on était juif, on arrivait à peu près à se débrouiller sous la domination des empires décrépits. Quel dommage que tu n'aies jamais vu notre maison à Pilsen. Ton grand-père croyait encore au commerce de céréales, c'est pour ça qu'il m'a envoyé ici, à Zurich. J'ai obéi, je suis venu ici et je suis devenu citoyen suisse, mais à l'époque déjà, je n'y croyais plus trop. Maintenant que je suis ici, je continue en prenant les choses comme elles vont. On aura encore de quoi vivre, j'espère, ta mère et moi.

Mais toi, mon fils, ce ne sont pas les céréales ukrainiennes qui te nourriront. Alors écoute bien le conseil que je te donne : étudie la mécanique. Aujourd'hui, tout se fait avec des machines. On sème les céréales

avec des machines, on récolte avec des machines et on moule le grain avec des machines, le pain est cuit par des machines, notre bétail est abattu par des machines et on construit les maisons avec des machines. La musique sort d'automates qui sont eux-mêmes construits par des automates, et même les images, ce n'est plus le peintre qui les fait, c'est l'appareil photo. Bientôt, pour l'amour aussi il nous faudra des appareils, et pour mourir, des machines propres et silencieuses, et même l'évacuation des cadavres se fera sans qu'on s'en aperçoive grâce à de discrets appareils ; ce n'est plus Dieu que nous adorons, mais une machine ou le nom de son fabricant, et le Messie qui apportera la paix sur terre et reconstruira le Temple de Jérusalem ne descendra pas de la tribu de Juda, mais sera une machine ou son constructeur. Le monde entier s'est transformé en machine, mon fils, voilà pourquoi je te donne ce conseil : Inscris-toi à l'ETH et apprends la mécanique.

Le fils écoute et acquiesce, car c'est un fils gentil qui témoigne à son père le respect qu'il lui doit. Il n'en pense pas moins par-devers lui : Non, je n'étudierai pas la mécanique. Je la connais, cette machine. Plutôt ne rien faire du tout dans ma vie que de la servir. Si je dois faire quelque chose, ce sera quelque chose de totalement inutile, sans but ; quelque chose que la machine ne pourra en aucun cas mettre à profit.

La moitié de son enfance et de sa jeunesse, ce garçon l'a passée à étudier de loin la fureur de la machine. Il n'avait pas encore neuf ans le jour où son père lui avait tendu par-dessus la table du petit-déjeuner la *Neue Zürcher Zeitung* avec "Sarajevo" en gros titre ; à compter de ce moment, il avait lu chaque jour les nouvelles de la Meuse, la Marne et la Somme. Il avait

cherché dans l'atlas où se trouvaient Ypres, Verdun et le Chemin des Dames, il avait accroché au mur de sa chambre de garçonnet, au-dessus du lit, une carte de l'Europe qu'il hérissait d'épingles, il avait établi des statistiques dans des cahiers d'écolier à carreaux, notant les chiffres des morts, par centaines de milliers, puis par millions. Jamais il n'était parvenu à trouver le moindre sens à tous ces assassinats. Ou du moins une logique. Ou une cause plausible. Ou ne serait-ce qu'une raison convenable.

Pour se reconforter, il jouait du piano pendant des heures dans le salon de ses parents. Il n'était pas un élève particulièrement doué. Mais lorsque ses doigts avaient commencé à lui obéir, il s'était pris d'une profonde affection pour les *Variations Goldberg* de Bach dont la mécanique tranquille, assurée et prévisible lui évoquait le ballet galactique des planètes, soleils et lunes.

Il avait été un enfant solitaire, ainsi qu'il devait le noter des décennies plus tard dans ses souvenirs manuscrits. À l'école primaire, ses condisciples le tourmentaient à cause du suisse allemand qu'il parlait avec un accent de Bohême, et l'instituteur ne manquait pas une occasion de rappeler à la classe que Felix appartenait à une race méchante et étrangère.

Sa protectrice et plus proche confidente était sa sœur Clara, son aînée de trois ans. Lorsqu'elle mourut, la deuxième année de la guerre, après s'être planté un clou dans le pied en marchant dessus, il avait sombré des années durant dans une mélancolie désespérée. La science dont disposaient les médecins en ce début de xx^e siècle leur permettait certes d'expliquer assez précisément ce qui se passait dans le corps de Clara – l'infection bactérienne, la

septicémie, suivies du collapsus –, mais leur art ignorait encore les thérapies qui auraient pu épargner à Clara cette mort douloureuse, absurde et banale. Les mois qui suivirent, ses résultats au lycée faiblirent. Pourquoi faire des efforts en biologie et en chimie si la science se révélait inutile lorsqu'on avait besoin d'elle ? À quoi bon apprendre quoi que ce soit si la connaissance ne servait à rien ?

Seuls lui plaisaient les cours de mathématiques, avec leurs jeux intellectuels sûrs et dépourvus d'objectifs. Équations à plusieurs inconnues, trigonométrie, analyses de courbes. Pour le garçon, le fait qu'il pût exister dans ce monde déglingué quelque chose d'aussi beau et limpide que le rapport des nombres entre eux fut une révélation. Pendant les vacances d'automne 1917, il passa une semaine entière à calculer la durée d'un jour d'octobre à partir de la vitesse de rotation de la terre, de l'inclinaison de son axe par rapport au soleil et de la latitude de Zurich. Le lendemain, il mesura avec sa montre à gousset le temps écoulé entre le lever et le coucher du soleil et fut comblé de bonheur en constatant que le résultat correspondait à son calcul. Faire l'expérience qu'une idée qu'il avait eue lui-même – le calcul trigonométrique – ait vraiment à voir avec le monde réel et aille même jusqu'à s'accorder avec lui, cela lui donna l'intuition de l'harmonie existant entre l'esprit et la matière, une intuition qui ne devait plus le quitter.

Pendant les années de guerre, ce qui troubla le plus le jeune homme était la discordance entre ce qu'il apprenait par les journaux et ce qu'il observait empiriquement au quotidien. Quand il regardait par la fenêtre de sa chambre de gamin vers la Seehofstrasse, il ne voyait pas de fantassin qui courait dans

les tranchées, pas de cadavre de cheval gonflé qui gisait dans des cratères de bombe, mais des servantes bien nourries qui rapportaient chez leurs maîtres des cabas regorgeant de victuailles, des enfants aux bonnes joues rouges qui jouaient aux billes sur le pavé. Il voyait des chauffeurs de taxi qui fumaient ensemble en attendant le public de l'Opéra, des cochers assoupis derrière des chevaux assoupis et le rémouleur faisant du porte-à-porte. Il régnait une telle paix dans la See-hofstrasse qu'on n'y apercevait même pas la police. Cette rue paisible était au cœur d'une ville incroyablement paisible, elle-même au cœur d'un pays incroyablement paisible dont les paysans arpentaient sans se presser les champs hérités de leurs aïeux où ils traçaient des sillons vers un horizon au-delà duquel se déroulait la grande boucherie européenne. Quand les nuits étaient particulièrement silencieuses, lui parvenait, par-delà le Rhin et la Forêt-Noire, le grondement de tonnerre du front franco-allemand.

Ce grondement le poursuivait jusque dans son sommeil où il se changeait en un hurlement assourdissant. Dans ses rêves, le jeune homme patageait dans des fleuves de sang à travers des paysages déchiquetés, et, une fois levé, il lisait le journal du matin au petit-déjeuner et découvrait avec un effroi désemparé cette machine de guerre qui labourait le continent, engloutissant tout ce qui pouvait la servir sous le soleil. Elle avalait des moines et les régurgitait sous forme d'aumôniers des armées, elle transformait les chiens de berger en clébards aboyant dans les tranchées et les pionniers de l'aviation en pilotes de combat, les gardes-chasses en tireurs d'élite, les pianistes en musiciens sur le front et les pédiatres en bouchers d'infirmerie, les philosophes en va-t-en-guerre

et les poètes de la nature en sanguinaires extatiques, on fondait les cloches des églises pour fabriquer des canons et on recyclait les lentilles de jumelles d'opéra en lunettes de visée, les bateaux de croisière devenaient des paquebots pour transporter les troupes et les psaumes des hymnes nationaux, et les métiers à tisser de Winterthur tissaient non plus de la soie, mais du coutil pour les uniformes, les turbines de Baden produisaient de l'électricité non plus pour les illuminations de Noël, mais pour les locomotives électriques d'Oerlikon qui, au lieu de conduire les touristes en Engadine, acheminaient charbon et acier jusqu'aux hauts-fourneaux et aux fonderies de fabricants d'armes.

Au bout de mille cinq cents jours – c'était peu de temps avant le treizième anniversaire de Felix Bloch – la machine s'était mise à hoqueter par manque de carburant et s'était arrêtée à contrecœur. Depuis, elle s'est tenue plutôt tranquille, c'est vrai, mais la voici qui recommence à bourdonner ; bientôt elle se remettra à cahoter et à pétarader et le moment viendra où ses rouages recommenceront à tourner et ses dents broieront à nouveau les paysages, la chair et les âmes des humains.

Peut-être qu'on ne peut pas arrêter cette machine, se dit le jeune homme, mais moi, elle ne m'attrapera pas. Je reste en dehors, je n'étudierai pas la mécanique. Je ferai quelque chose de totalement gratuit. Quelque chose de beau et d'inutile que la machine ne pourra en aucun cas engloutir. Quelque chose comme les *Variations Goldberg*. Cela finira bien par se trouver. En tout cas, je n'irai pas à l'ETH. Je ne ferai pas mécanique, mon père pourra parler autant qu'il veut. Plutôt être charretier pour une brasserie.

Il s'écarte énergiquement du hangar et saute de la rampe de chargement, fermement résolu à se rebeller. Mais avant même qu'il ait atterri sur le ballast, son courage s'effondre et sa résolution l'abandonne, et tandis qu'il fait les premiers pas sur les dalles instables du chemin qui longe les voies jusqu'au hall de gare, doucement mais irrésistiblement, comme une bulle de champagne amère, il sent monter de ses entrailles jusqu'à son cœur puis à sa tête l'idée que si, il ira bien à l'ETH, et que oui, il fera des études d'ingénieur – car d'une part il ne supporterait pas une brouille avec son père, d'autre part il a toujours les meilleures notes de la classe en mathématiques, physique et chimie, et enfin il ne voit vraiment pas ce que ce talent limité pourrait lui permettre d'étudier à part la mécanique à l'ETH.

Entre les voies, un signal passe au vert et permet à l'express pour Genève de quitter le hall de la gare. À son bord, en ce début de novembre 1924 – était-ce vraiment le même jour et la même heure, on ne saurait l'affirmer avec une totale certitude –, l'artiste peintre Émile Gilliéron est assis dans un compartiment de première classe. Il est venu de Grèce, *via* Trieste et Innsbruck, en voyage d'affaires à Geislingen, près d'Ulm, où il doit passer une commande à la Württembergische Metallwarenfabrik, les Ateliers métallurgiques wurtembergeois. Au retour, il compte faire un crochet par le lac Léman pour ensevelir dans la terre natale les cendres de son père, qui s'est écroulé sous la table d'un restaurant d'Athènes peu avant son soixante-treizième anniversaire.

Son père s'appelait aussi Émile Gilliéron, était aussi artiste peintre en Grèce et c'était un homme célèbre. Il avait été le dessinateur accompagnant Heinrich

Schliemann lors des fouilles de Troie et de Mycènes, avait dessiné une série de timbres pour la Poste grecque, avait enseigné le dessin à la famille royale grecque et avait construit une imposante demeure avec une vue superbe sur l'Acropole, et puis il avait aussi éduqué son fils pour faire de lui un bon associé en affaires. La famille avait donc été très surprise lorsqu'on apprit, à l'ouverture du testament, que le père n'avait laissé que des dettes et que si les Gilliéron vivaient sur un grand pied, c'était toujours au jour le jour.

Une autre chose encore mit la famille dans l'embarras, c'était le vœu formé par le défunt d'être enterré dans son lieu natal, sur les bords du lac Léman ; car le rapatriement d'un corps, nécessitant le franchissement de trois ou quatre frontières, entraînerait des frais et des tracasseries administratives que seuls le pape, le roi d'Angleterre ou un magnat américain des chemins de fer auraient pu à la rigueur se permettre. Tout au plus pouvait-on songer à un transport clandestin après une incinération préalable. Ce procédé avait beau être sévèrement puni dans la Grèce orthodoxe, il se trouvait tout de même, dans le quartier des ambassades d'Athènes, des entreprises de pompes funèbres spécialisées dans la clientèle étrangère. Moyennant un supplément, elles présentaient au pope le jour des obsèques un cercueil ne contenant que des sacs de sable et conduisaient la dépouille, par des voies mystérieuses, à une crémation dissimulée.

Émile Gilliéron avait insisté pour n'avoir aucun détail sur la manière dont cela se déroulerait ; il ne voulait pas savoir quel boulanger, quel potier ou quel ferronnier avait mis son four à disposition la nuit avant d'y cuire, le lendemain matin, des petits pains ou des cruches. Cela ne lui était pas venu à l'esprit

avant la traversée du Pirée à Trieste, sur le bateau postal de la Lloyd Triestino : jamais il ne saurait avec certitude si son père avait vraiment été incinéré et non jeté en pitance aux requins, si la boîte à cigares qu'il transportait dans son sac ne contenait pas les cendres d'un étranger, voire les os broyés d'un chien de rue.

Émile Gilliéron junior est un bel homme dans la force de l'âge. Son visage a encore des traits juvéniles nettement dessinés, son teint est doré par les années passées avec son père sur les champs de fouilles de Cnossos, et son regard est aussi ardent que celui de sa mère italienne, Joséphine, qui les a entourés toute sa vie de ses soins et de sa jalousie, lui et son père. Sa chevelure et sa moustache hardiment roulée sont un peu trop noires pour que ce soit entièrement l'œuvre de la nature, le nez est rougi par la bouteille quotidienne d'armagnac, et les commissures des lèvres révèlent une pointe d'amertume et d'ambition déçue. À Athènes l'attendent sa femme italienne, Ernesta, qui, à ses heures perdues, peint sur la terrasse de leur maison d'adorables huiles avec toujours la même vue de l'Acropole, et son fils aîné, prénommé Alfred et âgé de quatre ans.